# THÉATRE MODERNE,

OU

## RECUEIL DE PIÈCES

Dont les Auteurs n'ont pas encore publié leur Théâtre.

COLLECTION POUR LA BIBLIOTHÈQUE

DU GÉNÉRAL MURAT.

PARIS. (An XI.)



# L'HISTOIRE

## UNIVERSELLE,

## COMÉDIE

### EN VERS ET EN DEUX ACTES,

Mêlée de Vaudevilles & d'Airs nouveaux.

*Représentée au Théâtre de Monsieur, le dimanche 15 mai 1791, pour la vingt-septième fois.*

PAR LE COUSIN-JACQUES.

Prix 24 sols.





A PARIS,

Chez Froullé, Imprimeur-Libraire, quai des Augustins, n° 39.

Et chez l'Auteur, au Bureau d'abonnement des nouvelles Lunes, rue Phelypeaux, n°. 15, maison de M. Mermillod ; --- et au théâtre Lyrique, rue de Bondy.

1791.

## PERSONNAGES.

VALSAIN, Seigneur du Village. *M. Gavaux:*
GAILLARDIN, Aubergiste du Village. *M. Vallière.*
FANCHETTE, fille de M. Gaillardin. *Mlle. Parisot.*
GENTIL, Domestique de l'Auberge. *M. Le Sage.*
ELISE, Veuve, voyageant. *Madame Verteuil.*
MONDOR, Financier, voyageant. *M. Adrien.*
LÉONORE, Amante de Valsain. *Mlle. Mignac, et Mlle. Josset (alternativement).*
LISETTE, suivante de Léonore. *Mlle. Dumont.*
LE PÈRE LAURENT, Vieillard retiré dans une cabane. *M. Georget.*
Les Jeunes Gens et les Enfans du Village.

---

*Nota.* La Scène se passe dans un Village, sur les Frontières ~~du Royaume~~. Le Théâtre représente une grande route, séparant le Château d'avec le Village; à droite, du côté du Roi, est l'Auberge de M. Gaillardin, qui est la première maison qu'on apperçoit; à gauche est un Pavillon, avec une grille qui termine les Jardins du Château. Le fonds de la Salle est une colline où l'on voit une chaumière à mi-côte. Quand on lève la toile, le Spectateur doit voir les jeunes Filles et les jeunes Garçons du Village occupés à différens jeux; des petits Enfans et deux sur-tout en très-bas âge, doivent y être aussi. Ils sont assis, debout, à genoux, les uns se balançant, les autres jouent au volant, etc. etc.

# L'HISTOIRE UNIVERSELLE.

## ACTE PREMIER.

### SCÈNE PREMIÈRE.

La JEUNESSE et les ENFANS, FANCHETTE et GENTIL.

LA JEUNESSE.

Nº. 1. *Air nouveau, de M. Chardiny.*

AMUSONS-NOUS
*Chœur à demi voix.* Dans notre âge ;
Amusons-nous
Et faisons les foux.

FANCHETTE et GENTIL.

Ce sont les jeux
*eprise.* Et le badinage,
Ce sont les jeux
Qui rendent heureux. . . .

TOUT LE MONDE.

Amusons-nous, etc. etc.

FANCHETTE ET GENTIL, *portant une pile d'assiettes.*

Le bon Seigneur
De notre village,
De tout son cœur,
Veut notre bonheur.

TOUT LE MONDE.

Amusons-nous, etc. etc.

FANCHETTE, *soupirant.*

On a beau s'égayer. . . quand on n'est pas heureuse,
On forme des accens démentis par le cœur! . . .

GENTIL, *la parodiant.*

On a biau fair' le gai ; . . quand on n'a pas d'bonheur;
L'cœur est là, qui gémit ; et la bouche est menteuse! . . .

FANCHETTE.

Mon père est un peu dur ; et sa sévérité
Me fait à chaque instant perdre de ma gaîté. . . .

GENTIL.

Mon maître est un brave homme... Oh! ça, c'est vrai, mam'selle;
Mais i'd'vrait mieux traiter un serviteur fidèle!

FANCHETTE.

Il m'aime, je le sais ... mais, toujours sur mes pas,
Il me veille sans cesse ... et cela ne plaît pas ....

GENTIL, *montrant Fanchette.*

J'suis l'valet du papa ; j'fais ma cour à la fille. ...
Eh ben ! j'suis mal venu de toute la famille. ....

FANCHETTE, *changeant de ton.*

Allons; il faut tâcher d'oublier tout cela ;
Une danse en passant, puisque nous y voilà ....
C'est toujours un instant de pris à la tristesse. ...
Gentil, danse avec nous ... cela te distraira. ...

GENTIL.

Oh! mam'selle; on m'attend; gnia du monde, et l'temps presse..

FANCHETTE, *le prenant par la main.*

Deux minutes de plus, que font-elles? ... vien, vien. ..

GENTIL, *posant les assiettes à terre.*

Oh! pour quant à c'qu'est d'ça; mam'sel', vous savez ben
Q'quoiq'vous me refusiez tout, moi, je n'vous r'fuse rien.

FANCHETTE, *faisant former plusieurs ronds.*

N°. 2. *Air nouveau, du Cousin-Jacques.*

Prends-y ben gard', p'tit' fille,
Disait l'Magister à Fanchon,
Tant pus on est gentille,
Tant pus faut s'défier d'un garçon ;

Mais Fanchon sourit,
Puis elle lui dit :
Bien fin sera
Qui m'attrapera ;
Oh ! nous connaissons ces tours-là. . . .
Oui-dà,
Bien fin sera
Qui m'attrapera ;
Oh ! nous connoissans ces tours-là. . . .

TOUT LE MONDE, *répète en dansant.*

Bien fin sera, etc.

*( Gentil à chaque refrain, danse seul séparement. )*

FANCHETTE.

*Second Couplet.*

Colinet, qu'a l'cœur tendre,
Un jour qu'alle était seule au bois,
S'en vint pour la surprendre ; . . . .
Fanchon le vit en tapinois
Monsieu', j'vous vois bien,
Mais ça n'fait de rien ; . . . .

TOUT LE MONDE.

Bien fin sera, etc.

FANCHETTE.

*Troisième Couplet.*

Colin que rien n'empêche,

N'perd pas son temps à barguiner;
Fanchon fait la revêche . . . .
Mais fallut bien tout pardonner. . . .
Le p'tit Dieu d'amour
Lui dit à son tour :
*à voix basse.* Bien fin sera, etc. *( On répète en dansant le dernier refrain. )*

---

## SCÈNE II.

LES ACTEURS PRÉCÉDENS, M. GAILLARDIN, *sortant de son Auberge, Gentil va vîte reprendre sa pile d'assiette. Tout le monde se sépare.*

M. GAILLARDIN, *d'un air méchant.*

Nº. 3. *Air : mon père est cocu.*

Quoi toujours ici
Ces beaux enfans-ci,
Qui, loin de leurs parens,
Perdent toujours leurs temps !
Oh ! oui, si ce train
Ne prend pas de fin,
Oui tous nos habitans
Seront des fainéans.
*Reprise, aux Garçons* A l'ouvrage. . . .
*aux Filles* Au ménage. . . .
De paresseux qu'est-il besoin?

*En duo.*

| *En parties* | *Chœur* |
|---|---|
| A l'ouvrage, | De l'ouvrage, |
| Au ménage ; | Du ménage, |
| Sachez travailler au besoin. | Monseigneur ôte le soin... |

*Il se tait un moment, et puis chante plus fort, comme pour les effrayer davantage ; ils se reculent tous.*

Quoi toujours ici
Ces beaux enfans-ci !
Toujours du carillon
Près de ma maison !
Chaque Voyageur,
Et Dame et Monsieur,
Ne peut tranquillement
Reposer un moment.

*(à Fanchette.)*
Et c'est ma fille, encor, qui préside au tapage !
J'ai besoin d'un enfant, qui m'aide et me soulage. . . .
Il vaut mieux s'amuser que d'être à son devoir ! . . . .
Rentrez.... *à Gentil ;* et toi, nigaud .... je voudrais bien savoir
Ce que tu fais ici. . . . .

GENTIL.

Qui ? moi, Monsieur ? . . . . j'travaille. . . .

M. GAILLARDIN.

Oui, parbleu ! joliment. . . . Allons, vîte, qu'on aille
Servir notre monde . . . en vérité, je crois
Que c'est un fait exprès pour . . . .

GENTIL.

GENTIL.

Tout doux, not' bourgeois. . . .
Schtt ! schtt ! v'là que j'm'en vas . . . .

M. GAILLARDIN.

C'est pour danser, peut-être ;
Que je t'ai pris . . . .

GENTIL.

Non, nen ; . . . .

M. GAILLARDIN.

Le valet sera maître ?

GENTIL.

N'vous fachez pas ! . . .

M. GAILLARDIN, *se fâchant.*

Benais . . . .

GENTIL, *se met à pleurer sur le devant du théâtre.*

Heu . . . heu . . . c'que c'est pourtant !
Quand on n'est qu'un valet, comme on est m'né dur'ment!

N°. 4. *Air nouveau, du Cousin-Jacques.*

Mon Dieu ! mon Dieu ! mon Dieu ! mon Dieu !
Que n'suis-j' ti' riche un tant soit peu ?
C'est dur pour un hom' qu'a du cœur
D'ne s'voir qu'un pauv' p'tit serviteur !

I' n'est q'trop vrai q'ceux qu'ont du bien
Sont pus heureux q'ceux qui n'ont rien. *4 fois.*

*Second couplet.*

Mon Dieu ! mon Dieu ! mon Dieu ! mon Dieu !
N'avoir dans l'mond' ni feu , ni lieu ! . . .
Dans l'esclavage et dans l'ennui ;
N'fair' que la volonté d'autrui ! . . . .
Oh ! tout ça m'fra perdre l'esprit. . . .
C'n'est rien , si je n'perds l'appétit. *4 fois.*

*Troisième couplet.*

Mon Dieu ! mon Dieu ! mon Dieu ! mon Dieu !
Quand l'malheur vient, c'n'est pas pour peu.
On aurait bieau chercher par-tout
D'un bout du monde à l'autre bout . . . . .
Queu'q'zun d'pus à plaindre que moi. . . . .
J'voudrais ben rir', mais gnia pas d'quoi. *4 fois.*

M. GAILLARDIN.

Va, va, console-toi. . . tu n'es pas tant à plaindre. . . .
Le ciel te laisse encor la santé, l'appétit. . . .

GENTIL.

Vous parlez d'ma santé? moi, j'dis qu'al' dépérit . . . .
Mais q'je m'passe d'manger? pour çà, guia rien à craindre. . .

*Il rentre dans l'Auberge.*

# SCÈNE III.

## M. GAILLARDIN, la JEUNESSE du Village.

M. GAILLARDIN, *seul sur l'avant-scène.*

Bon ! je vois tout le monde, à commencer par lui,
Mécontent de son sort, accuser la fortune. . . .
Tout ceci, par ma foi, me lasse et m'importune ;
Je veux que mon projet s'exécute aujourd'hui !
Aujourd'hui . . . tout-à l'heure . . . et vraiment, cela presse. . . .
Mais éloignons d'abord toute cette jeunesse . . . . . .
*( d'un ton vigoureux, aux enfans. )*
N'êtes-vous pas honteux ? il en est parmi vous
Plusieurs très en état d'aider leurs père et mère ;
Mais le nouveau Seigneur vient de vous gâter tous ;
Depuis trois mois et plus qu'il est dans cette Terre,
Il a par ses bienfaits écarté la misère. . . .
Comptant sur ses secours, nul ne veut plus rien faire ; . . .
On devient paresseux . . . *à part*, le voici ; taisons-nous.

## SCENE IV.

VALSAIN, M. GAILLARDIN, la JEUNESSE du Village. *Valsain sort des jardins du Château, d'un pas lent, d'un air tranquille, un livre à la main.*

M. GAILLARDIN,

*(à part.)*

Il est toujours rêveur comme à son ordinaire. . . . .
Comme il marche à pas lents ! quel sombre caractère !
Toujours à ses vassaux il prêche la gaîté,
Et de chagrins cuisans il paraît tourmenté ! . . . . .

Toute la JEUNESSE, *courant à Valsain.*

N°. 5. Air : *Villageois et Picard.*

Monseigneur, vous avez promis
Que nos jeux nous seraient permis,
Mais tout le monde
N'y veut pas consentir ;
Monsieur nous gronde
Trouble notre plaisir.

VALSAIN.

N°. 6. Air: *Amusez-vous, jeunes fillettes.*

Amusez-vous, belle jeunesse ;
Oui, mes enfans, amusez-vous.

M. GAILLARDIN.

Vous favorisez leur paresse. . . .

VALSAIN.

Je ne veux pas gêner leurs goûts.

M. GAILLARDIN.

Trop de bonté devient faiblesse ; . . .

VALSAIN.

Qu'importe, si je prends soin d'eux ?

M. GAILLARDIN.

Quel est donc le soin qui vous presse ?

VALSAIN.

Celui de les voir tous heureux !

M. GAILLARDIN.

*(à part.)*

Comme avec son Seigneur on n'est pas le plus fort,
Vous allez voir que j'aurai tort.

*(haut.)*

Je ne suis pas, Monsieur, plus ennemi qu'un autre
Des plaisirs et de la gaîté ;
Mais à cet âge, enfin, trop de facilité
Amène un sort fâcheux, quand on parvient au nôtre.

VALSAIN, *prenant par la main deux des plus petits enfans.*

N°. 7. Air : *Des simples jeux de son enfance.*

Que ce bel âge de l'enfance
Rappelle d'heureux souvenirs!
Que le tableau de l'innocence
Offre à mes yeux de vrais plaisirs !
D'un bien, qui n'existe qu'en songe,
Je crois voir la réalité ;
Si mon bonheur est un mensonge
Le leur est une vérité.

M. GAILLARDIN, *à part.*

Son ton de voix, son geste et son air attendri,
Tout me dénote un cœur bien fortement aigri.

VALSAIN, *se baissant affectueusement pour parler aux deux enfans qu'il tient par la main.*

N°. 8. Air : *Comment goûter quelque repos ?*

Croissez, mes chers petits enfans ;
Le chagrin respecte votre âge.
Croissez ; et qu'un jour sans nuage
Embellisse vos jeunes ans.
La gaîté convient à l'enfance ;
Riez ; il en est temps encor. . . .
Hélas ! vous perdrez ce trésor
Presqu'aussitôt que l'innocence. *Bis.*

*Second Couplet.*

Que le flambeau de la raison
Sur vous ne brille point encore ;
D'un jour malheureux c'est l'aurore,
Redoutez son premier rayon.
*(Il leur donne des bonbons.)*
Un *bonbon* pour vous a des charmes,
Un *joujou* fait couler vos pleurs ;
Un jour hélas ! d'autres malheurs,
Vous feront verser d'autres larmes. *Bis.*

Oui, c'est là désormais toute ma jouissance.

M. GAILLARDIN.

*( à part. )*
Il faut que je l'oblige à rompre le silence. . . .
*( haut. )*
Vous aimez à les voir folâtrer sur vos pas ;
Qu'ils vous amusent donc, je ne m'en plaindrai pas ;
Mais faut-il endurer que sans cesse à ma porte,
Leur vacarme étourdisse et fatigue les gens ?
Que leurs cris, confus et perçans,
De mon Auberge écartent les passans?
Et qu'à peine arrivé, le voyageur en sorte ?

VALSAIN, *avec bonté.*

Mes petits bons amis, allez un peu plus loin. . . .
*( à M. Gaillardin. )*
Je sens que de repos vos hôtes ont besoin.

Toute la Jeunesse et les Enfans, *s'en allant avec leurs Sabots à leurs mains.*

N°. 9. Air : *Mon père avoit un lièvre.*

*(à voix basse.)* Monseigneur nous l'ordonne ;
Cherchons un autre coin
Bien loin.
Ne derangeons personne ;
Faisons-nous d'obéir
plaisir :
Marchons tout doux, parlons tous bas, } *3 fois en s'en allant.*
Ne les dérangeons pas.

## SCÈNE V.

### VALSAIN, M. GAILLARDIN.

VALSAIN.

Mais, monsieur Gaillardin, vous, plus gai que personne,
Vous, blâmer leur gaîté ! . . . vraiment je m'en étonne.

M. GAILLARDIN.

Et vous, favoriser l'amusement d'autrui,
Avec un cœur en proie aux tourmens de l'ennui !
Ma foi ! c'est-là, Monsieur, ce qui doit me surprendre ;
En vain de cet aveu vous voulez vous défendre :

N°. 10.

N°. 10. *Air nouveau, du Cousin-Jacques.*

De ce château depuis trois mois
Nouveau propriétaire,
Vous avez fait chérir vos lois
Aux gens de votre terre.
Mais c'est un sort bien douloureux,
Quand un maître nous aime,
De voir qu'en faisant des heureux,
Il ne l'est pas lui-même! *Bis.*

*En parties.* { De voir qu'en faisant des heureux
Hélas! en faisant, etc. }

M. GAILLARDIN.

Sur vos chagrins secrets, vous gardez le silence;
Honorez-moi, Monsieur, de cette confidence.
Ne jugez point de moi sur-tout par mon état,
Tel, qui vit ignoré, sans titre et sans éclat,
Riant des préjugés au sein de sa bassesse,
Cache au fonds de son cœur des titres de noblesse.

VALSAIN.

Non, chez vous ma fierté ne voit rien qui la blesse;
Je n'accuse en cela que la faute du sort. . . .
Vous êtes l'innocent; lui seul a tout le tort.

M. GAILLARDIN.

J'étais né quelque chose, il m'a fait aubergiste;
Le malheur l'a voulu . . . . je n'en suis pas plus triste.

Que ceux qui m'ont connu jadis,
Affectent des dédains ; j'affecte du mépris,
Et de tous les rieurs à mon tour je me ris.
S'il fallait qu'ici bas chacun fût à sa place,
Mon Dieu ! comme ici bas tout changerait de face !

VALSAIN.

Que ne puis-je adopter votre heureux sentiment !

M. GAILLARDIN.

Il ne tiendra qu'à vous ; veuillez-le seulement.

VALSAIN.

Tous les maux concourant à ma douleur profonde,
Tous les maux réunis m'ont dégoûté du monde.

M. GAILLARDIN.

Et de tous ces maux-là le pis sans contredit,
C'est de vous croire seul en pareil discrédit.

VALSAIN.

N°. 11. *Air nouveau, du Cousin-Jacques.*

Je n'ai trouvé que des ingrats,
Abusant de ma bienfaisance.

M. GAILLARDIN.

Dans quels lieux voulez-vous, hélas !
Trouver de la reconnaissance ?
Pour braver l'ordre des destins,

Quels projets étaient donc les vôtres ? . . .
Si ce sont là tous vos chagrins,
Consolez-vous avec les autres. *Bis.*

*Second Couplet.*

VALSAIN.

Parens, amis m'ont emprunté ;
Mais aucun n'a payé ses dettes.

M. GAILLARDIN.

Combien de gens, en vérité,
Sont dans la disgrace où vous êtes!
Entendez-les dire gaîment :
« Monsieur, vos chagrins sont les nôtres. »
Vous avez prêté votre argent . . . .
*(et on ne vous l'a pas rendu.)*
Consolez-vous avec les autres. *Bis.*

*Troisième Couplet.*

VALSAIN.

J'aimais une jenne beauté. . . .

M. GAILLARDIN, *tout bas.*

Et vous l'avez surprise en faute?

VALSAIN.

Comptant sur sa fidélité! . . . . .

M. GAILLARDIN.

Vous avez compté sans votre hôte!

Peut-on savoir en quel pays ?
Car tous vos malheurs sont les nôtres.

VALSAIN.

J'étais habitant de Paris ! . . .

M. GAILLARDIN.

( *De Paris*, *Monsieur* ? )
Consolez-vous avec les autres. *Bis.*

VALSAIN.

Si vous êtes de ceux, que le malheur fait rire ;
Qui s'amusent de tout ; je n'ai plus rien à dire.

M. GAILLARDIN.

Non, Monsieur, non, Monsieur ; je ne ris point de tout ;
Mais il faut de grands maux pour me pousser à bout.
Puisqu'à ces chagrins-là par-tout il faut s'attendre,
En rire est, selon moi, le parti qu'il faut prendre. . . .
Et tenez, sans aller plus loin,
Parmi les étrangers, que j'ai dans ma demeure,
Il n'en est pas un seul, pas un, même à cette heure,
Qui, d'être consolé, comme vous n'ait besoin,
Sur trois ou quatre enfin, l'un gémit, l'autre pleure,
Celle-ci se lamente et celle-là se plaint. . . .

VALSAIN.

Comment ?

M. GAILLARDIN.

Eh ! oui, Monsieur ; là, rien ne les contraint ;

A sa mauvaise humeur chacun donne carrière ;
Chacun dans tout son jour montre son caractère. . . .
Et j'ai cru remarquer, depuis près de quinze ans,
Que je tiens cette auberge avec la même enseigne,
Si pas un n'y descend qui du sort ne se plaigne,
Qu'on peut l'intituler : *l'hôtel des mécontens.*

VALSAIN.

Ce village est pourtant un endroit de passage ;
Et plus d'un citoyen pour son plaisir voyage.

M. GAILLARDIN.

Ce pays est frontière, éloigné de Paris ;
Il abonde en forêts plus qu'un autre pays ;
Le chagrin du bon ton volontiers s'expatrie . . . .
La solitude est propre à la mélancolie. . . .

N°. 12. *Air nouveau, du Cousin-Jacques.*

Aujourd'hui par exemple j'ai. . . ,
J'ai trois lugubres personnages.
D'abord c'est un père affligé
Qui se distrait par des voyages.
L'argent ne le quitta jamais, . . . .
Mais . . . .
Mais son enfant le désespère. . . .
L'argent est quelque chose, mais . . .
Mais . . . .
Ce n'est pas tout, *bis.* quand on est père ! *Bis.*

*Second Couplet.*

Et puis c'est un jeune tendron ;
Dont la mine est douce et jolie ;
Mais elle a perdu la raison,
Depuis qu'un amant l'a trahie,
On rend justice à ses attraits. . . .
Mais . . . .
Sans calmer sa douleur extrême . . . .
Beauté fait quelque chose, mais . . . .
Mais . . . .
Ce n'est pas tout, *bis.* lorsque l'on aime. *Bis.*

*Troisième Couplet.*

De plus, pour surcroit de bonheur,
Une plaideuse surannée,
Et qui maudit de tout son cœur,
Et les loix et sa destinée.
Elle n'a ni repos, ni paix. . . . .
Mais . . . .
Mais le bon droit vient à son aide.
Bon droit fait quelque chose, mais. . .
Mais . . . .
Ce n'est pas tout, *bis.* lorsque l'on plaide! *Bis.*

VALSAIN, *très-agité.*

Passons sur la plaideuse et sur ce pauvre père,
Qu'un enfant rebelle au devoir,
Réduit, hélas ! au désespoir. . . .

*( très-vivement. )*

Mais vous avez de plus une jeune étrangère
Qui se plaint, dites-vous, d'un amant ? . . . .

M. GAILLARDIN, *regardant à sa montre.*

D'un amant.

VALSAIN.

D'un perfide ?

M. GAILLARDIN.

Probablement. . . .

*( à part. )* *( il appelle )*
L'heure avance . . . . Gentil ! . . .

VALSAIN.

Son nom ?

M. GAILLARDIN, *d'un air distrait.*

C'est Léonore.

VALSAIN, *à part.*

Léonore ! ah ! grand Dieu !

M. GAILLARDIN, *à part.*

Voyez s'il m'entendra !

*( plus haut. )*
Gentil ! . . . Gentil !

VALSAIN.

Part-elle aujourd'hui ?

M. GAILLARDIN, *à part.*

Je l'ignore . . . .

Gentil. . . .

## SCÈNE VI.

LES ACTEURS PRÉCÉDENS, GENTIL.

GENTIL, *arrivant la bouche pleine, et une grande tartine à la main.*

Monsieu', Monsieu', me v'là, me v'là, me v'là . .

M. GAILLARDIN.

Que fais-tu donc, quand je t'appelle ?

GENTIL.

J'mange. . . .

M. GAILLARDIN.

Il est toujours mangeant ; . . . tu ne saurais donc pas
Pour un petit instant laisser là ton repas ?

GENTIL.

Moi ! que je m'passe d'dîner ? oh ! Monsieu, ça m'dérange.

M. GAILLARDIN.

Du bon père Laurent, avant qu'il soit plus tard,
Prépare l'ordinaire.. allons.... à *Valsain.* C'est un vieillard

Infirme

Infirme, qui se tient.. là haut, près du village;
Mon garçon chaque jour lui porte de chez nous
Le genre d'alimens qui convient à son âge.
On pourrait, il est vrai, lui faire un sort plus doux;
Mais je gagne trop peu pour donner davantage.

VALSAIN, *attendri.*

Un vieillard!... indigent!..., et moi, je l'ignorais.

M. GAILLARDIN.

Pourtant il demeure tout près,
Et vous voyez d'ici sa rustique chaumière....
Mais dans votre château vivant en solitaire,
Vous semblez aux regards vous dérober exprès.
Cependant aujourd'hui je veux qu'on le connaisse;
A tous nos voyageurs j'ai parlé de Laurent....

GENTIL.

Oh! çà; j'dis mais faut l'voir! c'est un moule d'sagesse...!

M. GAILLARDIN.

C'est lui, Monsieur, c'est lui vraiment,
Qui peut remédier à leur mélancolie;
Et, quand ils l'auront vu, qu'ils l'auront écouté,
Ils apprendront de lui cette philosophie,
Qui n'est pas, comme ailleurs, un langage affecté,
Mais qui nous conduit seule à la félicité,
S'il en est une dans la vie!

GENTIL, *mangeant toujours.*

C'est un hom', celui-là !

M. GAILLARDIN,

Les jours de son printemps
Furent pour lui des jours d'orage et de tempête. . . .

GENTIL, *d'un air capable.*

Oh ! ça, j'dis. . . .

M. GAILLARDIN.

Le fardeau de quatre-vingt-dix ans
Avec tous les malheurs a pesé sur sa tête
Aimable, instruit, bien né, mais ferme et courageux,
En butte à mille maux, il a lutté contr'eux.

GENTIL, *avec le plus grand sérieux.*

Q'n'est pas pour dir', mais ... sûr ... i'n'a pas son semblable ...

M. GAILLARDIN, *impatienté.*

Mais va-t'en donc . . . .

GENTIL, *s'en allant.*

C'est vrai q'c'est un hom' respectable.

## SCÈNE VII.

### VALSAIN, M. GAILLARDIN.

VALSAIN.

Ce vieillard philosophe a-t-il connu l'amour ?

M. GAILLARDIN, *le fixant malignement.*

Vous êtes amoureux? parlez-moi sans détour.
Cette dame étrangère. . . .

VALSAIN, *à part.*

O ciel! si c'était elle!
Et que, sans le savoir, s'intéressant pour moi,
Mon rival inconstant eût puni l'infidelle!. . .
*(haut.)*
Est-elle brune ou blonde ?

M. GAILLARDIN.

Oh! l'un des deux, je croi. . . .
Mais sa suivante vient. . . nouvelle infortunée,
Qui, comme vous, Monsieur, maudit sa destinée!

# SCÈNE VIII.

## LES ACTEURS PRÉCÉDENS, LISETTE.

LISETTE.

N°. 12. *Air nouveau; de M. Martini.*

Ah! quel tourment le jour, la nuit!
Bien loin, bien loin, bien loin il fuit!
Le sommeil, que j'implore!
Aller par-ci, courir par-là; *Bis.*
Par-ci, par-là
L'on vient, l'on va. . . .
Veillant avant l'aurore,
C'est un enfer à la maison,
Et sans relâche et sans raison;
Puis dire oui, puis dire non. . . . *Bis.*
Oui, non; oui, non. . . .
Et sans relâche et sans raison;
C'est un enfer à la maison. . . . *Bis.*

*(un point-d'orgue.)*

Les valets sont bien malheureux, } *Bis.*
Mais je le suis encor plus qu'eux, }
Mais je le suis encor plus qu'eux. *Bis.*

*Second couplet.*

Dans notre état peut-on bénir

Le Ciel qui nous force à subir
La loi de l'esclavage?
Quand j'ai raison, j'ai toujours tort... *Bis.*
J'ai tort, oui, tort....
Quel sort! quel sort!
Je n'y tiens plus; j'enrage...
Oui; mon destin me pousse à bout;
Tout ne m'inspire que dégoût;
Je n'aime rien et je hais tout.... *Bis.*
Oui, tout; oui, tout....
Tout ne m'inspire que dégoût;
Oui, mon destin me pousse à bout.., *Bis.*
*( un point d'orgue. )*
Les valets sont bien malheureux; } *Bis.*
Mais je le suis encor plus qu'eux! }
Mais je le suis encor plus qu'eux! *Bis.*

VALSAIN.

Vous servez, je le vois....

LISETTE, *très-vivement.*

Une de ces maîtresses,
Dont le caractère âpre, orgueilleux, exigeant,
Tyrannise à-la-fois soubrette et soupirant;
Qui croit que les humains sont de plusieurs espèces,
L'espèce qui commande, et l'espèce qui sert....
Tous les maux, à l'entendre, ont agi de concert
Pour la désespérer; rien n'égale sa peine;
Il n'est point de douleur plus juste que la sienne...

M. GAILLARDIN, *à Valsain.*

Vous voyez bien, Monsieur. . . .

LISETTE, *poursuivant avec chaleur.*

Oh! cela prendra fin ;
D'un ton très-décidé j'ai parlé ce matin :
» Il faut qu'ici, Madame, il faut que je m'explique ;
Aux loix de votre humeur fantasque et lunatique
Se peut soumettre qui voudra . . .
Vous direz ce qu'il vous plaira

*(elle change de place et de ton)*

Il vous sied bien, Mademoiselle,
D'accuser mon humeur, quand ma peine est cruelle!
Quand des chagrins cuisans !... --- Quels sont donc ces chagrins,
Madame ? et quel sujet d'accuser les destins?
Vous fuyez tour-à-tour Paris et la campagne ;
Vous allez, vous venez ; vous promenez par-tout
Cette humeur sombre et ce dégoût,
Dont la fadeur vous accompagne.
Votre esprit sans cesse agité,
Fait retomber sur moi votre injuste colère ;
De l'infortune enfin vous avez la chimère ;
Et moi, j'ai la réalité. . . .
Car c'est nous que le sort maltraite ;
C'est nous qui supportons ses coups. . . .
En un mot la rose est pour vous,
Et l'épine pour la soubrette.

VALSAIN.

Depuis quel temps la servez-vous ?

LISETTE.

Depuis environ six semaines....
Ce qui sur-tout a mis le comble à ses dégoûts,
C'est un nommé Valsain. . . .

VALSAIN, M. GAILLARDIN.

Valsain ! . . .

LISETTE.

Toutes ses peines
Semblent, à ce nom-là, reprendre leur vigueur.

M. GAILLARDIN, *bas à Valsain.*

C'est vous qu'on met en jeu, . . . du courage, Monsieur. . . . .

LISETTE.

Ce Valsain, m'a-t-on dit, est un prétendu sage,
Jaloux, original, a qui tout porte ombrage. . . .
Par notre belle veuve il se prétend trahi ;
Et, sur ce faux soupçon l'on dit qu'il s'est enfui. . . .
Et tandis que l'amant promène par le monde,
Depuis trois mois entiers, sa douleur vagabonde ;
L'amante court les champs, voyage par dépit,

Et des fautes d'autrui c'est moi qu'elle punit ;
Et moi, par deux mortels malheureux en idée,
A des malheurs réels je me vois condamnée.

VALSAIN.

Ce Valsain, qui la fuit, croyez-vous qu'il ait tort?

LISETTE.

Pour cela je le crois très-fort ;
Car enfin .. elle l'aime, . . . . .

VALSAIN.

Elle l'aime ! . . . .

M. GAILLARDIN, *à Valsain.*

Elle l'aime . . .

LISETTE.

Quand je dis qu'elle l'aime . . . elle l'aimait . . . jadis . . .
Mais à présent. . . oh ! non; c'est autre chose . . . et même . . .
Je crois qu'elle pourra . . . . de retour à Paris. . . . .
Prendre un parti prudent et que je lui conseille . . . .
Disposer de son cœur . . . pour un autre . . .

VALSAIN, *avec dépit.*

A merveille.

LISETTE.

Par-tout femme jolie a des adorateurs,

Et cette espèce manque à Paris moins qu'ailleurs . . .
*(baissant la voix.)*
Il en est un sur-tout, auquel je m'intéresse . . .
Il a quelque crédit déjà sur ma maîtresse . . .
Et parce que j'ai vu... *elle veut s'en aller* permettez; on m'attend;
Ponr soulager mon cœur je sortais un instant . . ,
Mais je rentre. . . .

VALSAIN, *la retenant.*

Un moment! . . qu'avez vous vu? . . de grace! . .

LISETTE, *revenant.*

Ah! Monsieur veut savoir un peu ce qui se passe . . . .

N°. 14. Air: *N'en demandez pas davantage.*

L'autre jour lui prenant la main
Il la mena sous un ombrage. . .
Elle résistait; mais soudain,
Il lui tint le plus doux langage. . . .
Il devint pressant . . . .

VALSAIN.

Eh bien?

LISETTE.

Il fit tant . . . *elle s'échappe.*
N'en demandez pas davantage. *bis.*

*Second Couplet.*

V A L S A I N, *courant après elle.*

Il faut s'expliquer jusqu'au bout...

L I S E T T E, *se débattant.*

Il faut que j'aille à mon ouvrage...

V A L S A I N.

Oh! sans doute, ce n'est pas tout...
Que lui disait-il sous l'ombrage?
Parlez, s'il vous plaît!....

L I S E T T E, *malignement.*

Ce qu'il lui disait?...
N'en demandez pas davantage. *Bis.*
*(Elle s'en va jusqu'à la porte de la maison.)*

M. G A I L L A R D I N.

Eh bien, Monsieur Valsain; cela vous interdit?...
Ce petit malheur-là troublerait votre esprit!

*Troisième Couplet.*

L I S E T T E, *revenant sur ses pas.*

Valsain, qui? Monsieur?

M. G A I L L A R D I N.

Justement

LISETTE, *interdite.*

Valsain ?

M. GAILLARDIN.

Seigneur de ce village . . . .
De Léonore c'est l'amant. . . .

VALSAIN, *voulant s'en aller, à Lisette avec dépit.*

Par vos avis devenu sage . . . .
Instruit à présent,
Cet amant prudent
N'en demande pas davantage. . . *bis.*

LISETTE, *le retenant.*

Excusez ; s'il vous plaît . . . j'ai mis dans mon récit,
Moins de fidélité, Monsieur, que de dépit. . .
Ma maîtresse vous aime . . . essayez, et peut-être
Nous réparerons tout en vous faisant connaître. . .

M. GAILLARDIN.

Sans doute. . Eh ! mais, Monsieur, c'est votre faute, aussi ;
Que n'entrez-vous chez moi ? qui vous retient ici ?
Car enfin, quand on aime, on parle à la personne ;
On jase, on s'éclaircit, on discute, on raisonne,
Et puis on fait la paix, et puis chagrin s'en va . . .
Et puis autre chagrin part avec celui-là. . . .

VALSAIN.

Je ne veux pas avoir l'air de demander grace. . . .

LISETTE.

Et voilà l'amour propre ! Ah ! Dieux ! quelle pitié !
L'amour de ce côté ressemble à l'amitié ;
On se brouille, on s'éloigne, on boude, le temps passe ;
L'esprit soumet le cœur ; l'orgueil est toujours là,
Qui dit : *Courage, allons ; ne souffrez pas cela ;* . . .
Des gens faits pour se voir et pour goûter ensemble
Ce sentiment si doux, dont l'attrait nous rassemble,
Se desirent en vain ; chacun fait l'esprit fort. . .
Et pour ne pas dire : *j'ai tort*,
Eloignés l'un de l'autre, on baille, l'on s'ennuie ;
L'amour propre vous tient fidèle compagnie. . .
Et puis de ses tourmens on accuse le sort ! . . .
Que d'amans ! que d'amis, dans le plus sot délire,
Traînent des jours à charge au sein de la froideur,
Que le ciel avait faits pour les plaisirs du cœur !
Peut-on enfin, quand le bonheur
Dépend souvent d'un mot, hésiter à le dire !

VALSAIN.

Oui, vous avez raison. . . mais je voudrais d'abord
Qu'elle entendît ma voix ; je sais un air qu'elle aime ;
Si je le lui chantais ?

LISETTE.

Vous le pouvez ; d'accord. . . .
Cet air va la flatter. . . . .

VALSAIN.

Bon ! . . . il lui convient même.

N° 15. *Il faut, quand on aime une fois.*

*(sous la fenêtre.)*

Il faut quand on aime une fois,
Aimer toute la vie.
Le bonheur dépend d'un bon choix;
Il faut, quand on aime une fois,
Aimer toute la vie.

VALSAIN, LISETTE et GAILLARDIN, *ils accourent l'un près de l'autre, et se serrent tous les trois sur l'avant-scène, en chantant pianissimo.*

TRIO.

N°. 16. Air *nouveau, de M. Chardiny.*

Cet air lui rappelle
Un amant fidèle . . .
Ce souvenir
Va lui faire plaisir ; *bis.*

Oh ! chantez } encore
Chantons }

Flattons } Léonore
Flattez }

Par un couplet

Qui pour elle soit } fait. *bis.*
Que pour elle j'ai }

DUO.

| M. GAILLARDIN, *sur l'avant-scène.* | VALSAIN, *retournant sous la fenêtre.* |
| --- | --- |
| En amour il faut du courage, | Mon plus grand bonheur autrefois |
| Pour savoir dompter le destin, | Venait de Léonore! |
| Le beau temps succède à l'orage.... | Hélas! aujourd'hui je lui dois |
| Le bonheur revient à la fin .... | Le sort que je déplore; |
| En amour il faut du courage | Mon plus grand bonheur autrefois |
| Pour savoir dompter le destin. | Venait de Léonore! |

## SCÈNE IX.

LES ACTEURS PRÉCÉDENS, FANCHETTE.

FANCHETTE, *à Lisette.*

Votre maîtresse vous appelle. ...

LISETTE, *à Valsain.*

Tout juste... vos accens se sont fait remarquer ...
Allons, venez, Monsieur, venez vous expliquer. ...
*(elle entre avec lui.)*
Notre sort va donc prendre une face nouvelle!

## SCÈNE X.

### M. GAILLARDIN, FANCHETTE.

M. GAILLARDIN.

On n'a qu'un seul malheur . . . on croit les avoir tous !
Mon Dieu ! l'un après l'autre interrogez les hommes.
L'amoureux vous dira dans son dépit jaloux :
« Monsieur, tout l'univers excite mon courroux ! »
Celui qui vainement a prêté quelques sommes,
Dira : « Tout l'univers est peuplé de filoux. . . .
» Tout le monde est fripon! il n'est plus sur la terre
» Ni foi, ni probité ». . . . Moi, quand je les entends ;
Je leur réponds, « Messieurs, tout le monde exagère ;
» Tout le monde est injuste. . . il est d'honnêtes gens,
» Soyez sûrs qu'il en est ; et soyez sûrs encore
» Que ce mal, qui souvent vous ronge et vous dévore,
» Est un mal nécessaire, attaché sur vos pas,
» Que d'autres l'ont aussi, mais ne s'en plaignent pas . . . »
J'en ai vu quelquefois, dans un accès de rage,
Tout prêts à terminer des jours de déplaisir . . .
On accourait « Monsieur ! ces gens-là vont périr ! . . .
Je répondais toujours : « Ils attendront, je gage ».

N°. 17. Air : *Regards vifs et jolis maintiens.* ( dans Sargine. )

Cela ne m'épouvante pas ;
Sans éclater la foudre gronde,

On marche toujours pas à pas,
En avançant vers l'autre monde;
On voit souvent un malheureux,
Las du tourment qui le dévore,
Dans plus d'un accès furieux,
Prêt à nous faire ses adieux . . .
Ce malheureux-là. *bis.* . . vit encore. *bis.*

*Second Couplet.*

Oh! j'ai connu, depuis quinze ans
Que je reste dans ce village,
Bien des voyageurs mécontens,
Prêts à faire le grand voyage.
Mes yeux ont vu de toute part,
Pour finir un sort qu'on déplore,
Plusieurs mains, tenant le poignard,
Vouloit frapper sans nul retard. . . .
Tout ce monde-là . . *bis.* . . vit encore. *bis,*

*(il regarde sa fille, qui le regarde fixement.)*

Jusqu'à ma fille, enfin! qui se croit malheureuse! . . .
Oui, toi . . . ta destinée . . est, je l'avoue, affreuse. . .
Passer dans les travaux les jours de son printemps!
Seule avec un papa prendre soin du ménage!
Et, pour comble de maux, rester fille à seize ans!. . .

*(il la serre tendrement.)*

Ecoute, mon enfant . . . on sait bien qu'à ton âge
C'est un mari qu'il faut . . . soit . . eh bien, tu l'auras. . .
Oui, mais, en l'attendant ne te dépite pas . . .
On risque quelquefois en perdant patience . . .

*(il l'embrasse.)*

Et fillette a souvent fait trop de diligence. *(il rentre.)*

SCÈNE

## SCÈNE XI.

### FANCHETTE.

Mon père me connaît... au fait, il a raison ;
Je boude, je murmure ; en ai-je sujet ? ... non...
Et quand je vois chez nous des gens de toute espèce,
Riches et bien-portans, afficher la tristesse ;
Je crois, en vérité, qu'on s'afflige par ton,
Et qu'on n'est malheureux que par ambition.
Une chose, à mon gré, vraiment originale,
C'est de voir les amans ( ceux de la capitale,
S'entend ) rire, pleurer ; renouer, se bouder ;
Puis se bouder encor, puis se raccomoder ;
Puis on se désespère, et puis on se console....
Cet amour-là me semble un tant soit peu frivole...
Si les cœurs de Paris ressemblaient à nos cœurs,
Ils suivraient bonnement nos anciennes méthodes ;
Mais l'on aime à Paris tout autrement qu'ailleurs ;
On y parle d'aimer comme on parle des modes.

*( Ici Gentil met la tête à la fenêtre ).*

N°. 18. *Air nouveau ( de M. Gavaux. )*

Dans mon cœur j'ai pris ma leçon ;
Ma raison n'est que la nature ;
Je ne connais pas le bon ton
Qui s'amuse de l'imposture . . .
Quand je vois un fidèle amant,

F

Dupe de la beauté qu'il aime,
Ma surprise est d'abord extrême ;
Mais je me rassure en disant : *bis.*
» C'est l'usage apparemment. *b.* » C'est l'usage apparemment. *b.*

GENTIL, *à la fenêtre.*

Mon Dieu ! mon Dieu! qu'alle a d'esprit !
J'n'entends pas un mot de c'qu'all' dit.

*Second Couplet.*

FANCHETTE.

Ne pouvant juger de Paris,
Le Magister de mon village
M'avait dit que par tout pays,
On prisait une fille sage ...
Mais chez nous par plus d'un amant,
Je vois persiffler la sagesse,
... Se faire un jeu de la tendresse ....
Je dis alors tout bonnement : *bis.*
» C'est l'usage apparemment. *b.* » C'est l'usage apparemment. *b.*

*Elle rentre chez son père ; et Gentil, après l'avoir vu rentrer, ferme la fenêtre.*

FIN DU PREMIER ACTE.

# ACTE SECOND.

## SCÈNE PREMIÈRE.

GENTIL, *avec une terrine de soupe entre les deux mains, et un panier au bras.*

N°. 19. Air : *La chose ne vaut pas le mot.*

Ces gens-là se plaignent bien haut,
Leux tristesse d'vient importune.
Et pourtant... *trois fois* ils ont d'la fortune !
Et moi qui n'suis qu'un pauvre sot,
Moi, dont la misère est l'pus grand défaut,
J'les entends parler d'infortune . . . .
Moi, j'ai la chose ; ils ont le mot. *bis.*

*Second couplet.*

Gnien a qui voudraient d'un plein saut
D'venir les gens les plus huppés d'France ;
Et pourtant... *trois fois* ils ont d'l'opulence ;
Je n'suis pas riche, et tant s'en faut !
Mais pour ces gens-là, je l'dirai tout haut :
Comme eux, souvent j'parle d'aisance. . . ,
Ils ont la chose ; et moi, le mot. . . . *bis.*

## SCÈNE II.

GENTIL, FANCHETTE, *sortant de l'Auberge.*

GENTIL, *sur l'avant-scène.*

Not' maît', i' dit com'ça q'pleurer, c'est un défaut,
I' veut q'tout l'mond' soit gai, . . . soyons gais, puisqu'il' faut.
I' dit q'joie et sagesse, et q'tristesse est délire;
Moi, pour êt' sage aussi, j'ne d'mand' pas mieux que d'rire;
Oui... mais, d'quoi c'que j'rirai?... rions toujours... ha, ha, ha. .
C'est rir', par exemple; hein ?.. non, c'n'est pas d'bon cœur, ça...
Faut croir' que c'pèr' Laurent est un grand phirlolophe ..
J'voudrais ben l'êt' aussi... pourquoi pas? gnia d'l'étoffe....

FANCHETTE.

Le sot!

GENTIL.

On parle d'moi... c'est sûr'ment queuq' passant;
C'est queuq'zun qui m'connaît. . .

*( Il se retourne et apperçoit Fanchette. )*

FANCHETTE.

Où vas-tu?

GENTIL.

Cheux c'vieux père;
Cheux c't hermite d'là-haut. . . .

FANCHETTE.

Il n'est pas nécessaire ;
Au bord du grand chemin tous les jours il descend.
Il viendra sur ce banc s'asseoir à l'ordinaire ;
Voilà bientôt son heure ; il ne tardera guère!

GENTIL.

Mais.. c'est q'vous n'savez pas q'not' maît' veut qu'aujourd'hui,
L'pèr' Laurent soit connu d'tous ceux qui sont cheux lui.
I'leux dira, dit-i', .. q'sais-j', moi !.. bah! tant d'bell'choses,
Q'les épines d'chacun n's'ront quasi pus q'des roses.
C'est bieau, çà ? n'est-c'pas, donc? . . .

FANCHETTE

Reporte en attendant
Tout ce que tu tiens-là. . . .

GENTIL.

Volontiers... *Il s'arrête et fixe Fanchette* ; stapendant,
Tandis q'nous v'là nous deux ! ., si vous vouliez, mam'selle...
Parsonne n'nous entend... ainsi vous avez belle
De m'dire q'vous m'aimez . . .

FANCHETTE.

Qui, moi ? je mentirais. . .

GENTIL.

Queuq'ça fait?... dit' toujours... puis vous m'aim'rez après...
Ça s'rait faire, en tout cas, un joli p'tit mensonge . . .

Et j' f'rais pour m'y tromper, com' si c'était un songe...
J'croirais toujours dormir...

FANCHETTE.

Tu m'aimes donc là? vrai?

GENTIL, *avec un grand éclat et niaisement.*

Ha!.. la bel' question!.. mais! j'demande à tout l'monde,
A tous ceux qu'ont un cœur... à tretous à la ronde,
S'i' n'faut pas vous aimer, mam'selle, d'force ou d'gré....
*(tristement)*
Vous savez tout com' moi, q'mon père était queuq'chose !...
Q'j'avons eu des malheurs! et qu'est-c'qui n'en a pas?
L'homm' propos', dit l'proverbe, et c'est Dieu qui dispose....

FANCHETTE.

Je veux te parler net.. mais tu te fâcheras?

GENTIL.

Non, non, ...

FANCHETTE.

Je te soupçonne un brin de jalousie....
Et cela seul ferait le malheur de ma vie...

GENTIL.

Moi, jaloux? point du tout, mam'selle.. oh! point du tout...
J'n'y pens' pas, tant seul'ment... oh! c'n'est pas là mon goût...
Ecoutez-moi; j'vous f'rai l'portrait d'mon caractère...

Fautvoir queulhom' que j'suis... oh ! je n'veux rien vous taire...
Mais comment est-c'que j'f'rai pour vous dégoiser çà ? . . .
Pour m'expliquer d'mon mieux, faut poser tout ça là . . .
*( Il pose à terre tout ce qu'il porte ).*

N° 29. *Air nouveau ( de M. Chardiny. )*

D'puis l'temps, mam'sell' Fanchette,
Que j'suis dans c'te maison,
Vous voir si gentillette,
Ç'a m'tourne la raison.
Je n'sais quoi m'inquiète,
Quand on s'approche d'vous ;
Et, malgré moi, j'vous guète. . . } *Bis.*
Mais je n'suis pas jaloux.

*Second Couplet.*

Pour savoir c'que vous faites,
J'vas par-tout regarder ;
Et queuq'part où q'vous êtes
J'voudrais vous y garder, . . .
Je n'sis jamais pus aise,
Q'quand j'sis seul auprès d'vous
J'crains toujours qu'on n'vous plaise... } *Bis.*
Mais je n'suis pas jaloux.

*Troisième couplet.*

En dormant je m'figure,
( Et ça m'met en fureur, )
Qu'un aut' par aventure
A pu toucher vot'cœur . . .

L'premier qui vous cajole,
Si j'deviens vot' époux,
Oh! j'li coup' la parole . . . . . } *Bis.*
Mais je n's'rai pas jaloux.

---

## SCÈNE III.

LES ACTEURS PRÉCÉDENS, MONDOR et ELISE, *sortant de l'Auberge.*

FANCHETTE.

Rentrons.. voici du monde, allons aider mon père. . .

*( elle rentre. )*

GENTIL.

Un mot d'réponse, au moins .. j'vois ben qu'je n'li plais pas...
R'portons tout ça cheux nous... faut ranger mieux ces plats.

*Il range autrement ce qui est dans le panier, et travaille pendant le dialogue de cette scène. Il est à genoux derrière eux.*

MONDOR, *tristement.*

Pour calmer, s'il se peut, notre douleur profonde,
Dans ce séjour champêtre il faut nous promener . . . .
C'est là qu'il faut venir pour renoncer au monde.

ELISE, *ayant l'air de parler plus avec elle-même qu'avec Mondor.*

*( ils se croisent )*

La riante nature a pris soin de l'orner ! . . .

J

Je voudrais pour tout bien un semblable apanage,
Si mon dernier procès pouvait se terminer.

MONDOR.

Et moi donc! si mon fils voulait devenir sage;
Dans un asyle obscur vivant avec honneur,
Je pourrais à la fin rencontrer le bonheur! . . .

ÉLISE, *à part.*

Quel triomphe pour moi, si j'avais gain de cause.

MONDOR, *à part.*

Que je lui saurais gré de sa métamorphose!

ÉLISE, *à part.*

Les parens d'àprésent sont bien dénaturés!

MONDOR, *à part.*

Les pères d'aujourd'hui sont bien peu révérés!

ÉLISE, *à Mondor.*

Eh! Monsieur, s'il vous plaît, quelle erreur est la vôtre?
Je sens votre douleur, mais la mienne est toute autre.

MONDOR.

Eh! s'il vous plaît, Madame, un peu plus de raison;
Entre nos deux chagrins point de comparaison.

ÉLISE.

Je n'ai de toute part essuyé qu'injustices !

MONDOR.

J'ai fait pour un ingrat les plus grands sacrifices !

ÉLISE.

Ma famille acharnée insulte à mon malheur !

MONDOR.

De perfides amis ont ri de ma douleur !

ÉLISE.

Tels qui me doivent tout, m'outragent sans scrupule ! . . .

MONDOR.

Tel que j'ai soulagé, me tourne en ridicule !

ÉLISE, *se fâchant.*

Mais, Monsieur, franchement, je ne vous conçois pas ;
Vouloir absolument me vaincre en infortune !

MONDOR, *se fâchant aussi.*

Mais ! . . . vouloir avec moi faire cause commune,
Et qu'en fait de malheurs on vous cède le pas ! . . .
Et d'ailleurs un procès . . . n'est qu'une égratignure. . . .

ÉLISE.

Oh ! mais . . . le mien , Monsieur, est d'une autre nature . . .
Puis un enfant ingrat n'est pas si surprenant. . . .

MONDOR.

Oh! oui ; mais quant au mien , c'est un cas différent. . . .

ÉLISE, *très en colère.*

Puisqu'en chagrin, Monsieur , l'on ne saurait vous vaincre,
Au moins, de mon bon droit je pourrai vous convaincre. . . .

MONDOR.

Puisqu'avec vous, Madame , il faut que l'on ait tort ,
Cherchons si vous voulez , pour plaider notre cause ,
Un autre Tribunal . . . .

ÉLISE, *très-vivement.*

Ah! Monsieur , c'est trop fort;
L'homme le plus borné peut décider la chose ;
( *à Gentil* ).
Prononcez , mon ami ; voyez qui de nous deux
Doit être le plus malheureux.

N°. 21. Air : *Ahi, povero Calpigi.*

Vous aller juger de l'affaire ;
Le bon sens le plus ordinaire ,
Peut décider la question.

GENTIL.

**Oh ! pour ça, Madame a raison.** ***Bis.***

MONDOR.

**Par ce que je vais vous apprendre ;**
**Aisément vous pourrez comprendre**
**Si j'ai gagné ma cause, ou non. . .**

GENTIL.

**Oh ! j'vois q'c'est Monsieu', qu'a raison.** ***Bis.***

*Second Couplet.*

**ÉLISE et MONDOR,** ***lui parlant à-la-fois à l'oreille.***

**Oui, quand vous saurez mon histoire,**
**Vous aurez de la peine à croire**
**Tant de sujets d'affliction ! . . .**

GENTIL.

**Oh ! j'erois q'tous les deux ont raison.** ***Bis.***
**Mais chacun d'vous sans doute ignore**
**Que l' juge est plus à plaindre encore. . . .**
**Car chacun l'est à sa façon.**
**Oh ! tous trois nous avons raison.**

TOUS LES TROIS.

**Oh ! tous trois nous avons raison.**

GENTIL.

Songez donc q'je n'suis qu'un malheureux valet,
Valet dans un village et garçon d'cabaret,
Dont l'maître est un bourru, d'un vilain caractère ; . . .
C'n'est pas q'j'en dis' du mal ; au moins ; tout au contraire.

---

## SCÈNE IV.

Les acteurs précédens, LÉONORE, VALSAIN, M. GAILLARDIN, FANCHETTE, LISETTE, *Gentil rentre à la maison. Ils sortent tous cinq de l'Auberge.*

LÉONORE *à Valsain, qui veut s'expliquer.*

Non, Monsieur ; non, Monsieur ; je ne veux rien apprendre...,

VALSAIN.

On ne condamne pas les gens sans les entendre....

LÉONORE.

Je vous l'ai dit vingt fois déjà ;
Rien ne me persuade ; il est arrêté-là.... *montrant sa tête.*

LISETTE, *à part, imitant le geste.*

C'est sans appel, d'abord. . . . .

LÉONORE.

Que vous êtes coupable . . . .

VALSAIN.

Mais votre entêtement est-il plus excusable?

LÉONORE, *avec dépit.*

Voyez s'il me dira seulement qu'il a tort !

VALSAIN.

Souvent c'est au coupable à crier le plus fort . . . . .

LÉONORE.

Voyez s'il me fera la plus petite excuse! . . . .
Je l'aime, il le sait bien ; son orgueil en abuse . . . . .
Pardonnez donc sans cesse à tous ces hommes-là . . . .
Comme si notre sexe était fait pour cela !

MONDOR, *à Elise.*

Cet hermite a, dit-on, de la philosophie ;
On le dit équitable, autant que malheureux.

ÉLISE.

A qui donnera-t-il la palme de nous deux ?

M. GAILLARDIN.

Que vous importe à qui ? pourvu qu'il vous console ! . . . .

Eh ! qui peut donc prétendre à la gloire frivole
D'être plus malheureux qu'autrui ?
*( Ici le Père Laurent paraît. )*

FANCHETTE, *à son père.*

Mon Père ! Le voilà, qui paraît.

M. GAILLARDIN, *regardant.*

Oui ; c'est lui.

---

## SCÈNE V.

LES ACTEURS PRÉCÉDENS, *au bas de la montagne, les yeux fixés sur l'hermite.* LE PÈRE LAURENT, *avec une espèce de soutane brune, une ceinture, un bâton à la main, des cheveux blancs, un bonnet de laine brune, et une barbe blanche très-courte, qui paraît très-négligée.*

TOUT LE MONDE.

Nº. 22. Air : *Le tendre cœur de ta bergère. ( du Sorcier ).*

Sur son visage,
C'est l'image
De la paix et de la candeur.
Ce vieillard connaît le bonheur.
Sur son visage, etc.

LE PÈRE LAURENT, *promenant ses regards vers le ciel.*

N°. 23. *Air nouveau ( de M. Chardiny ).*

Déjà l'astre de la lumière
A fait la moitié de son tour.
Son feu pénètre ma chaumière,
L'embellit de l'éclat du jour.
Par sa clarté féconde et pure
Par-tout il répand le bonheur ;
Ah ! ce qu'il est pour la nature,
Il l'est encor plus pour mon cœur ! *Bis.*

TOUT LE MONDE.

*Suite du N°. 22.*

Dans son langage,
C'est l'image
De la paix et de la candeur.
Ce vieillard connaît le bonheur,
Dans son langage,
C'est l'image
De la paix et de la candeur.

M. GAILLARDIN, *à Fanchette.*

*( Ils courent à lui )*

Allons l'aider; on marche avec peine à son âge.

LE PÈRE LAURENT, *sur la montagne.*

Ah ! c'est vous, M. Gaillardin ?
Je m'en vais, suivant mon usage,

M'asseoir

M'asseoir et prendre l'air au bord du grand chemin.

*Fanchette le soutient par un bras, M. Gaillardin par l'autre, et tandis qu'ils descendent à pas lents, on chante ce qui suit:*

TOUS LES AUTRES, *en bas de la montagne.*

N°. 24. *Air nouveau. (Sextuor de M. Chardiny.)*

Viens, aimable philosophie,
Par sa voix parle à notre cœur;
Viens, heureux charme de la vie,
Calmer *bis*, notre juste douleur! *Bis.*

LE PÈRE LAURENT, *presque au bas de la montagne, s'arrête.*

Que de monde!

M. GAILLARDIN, *avançant toujours.*

Votre âge et votre expérience,
En vos sages avis leur donnent confiance.
Entre plusieurs que les voici,
Nul n'est content de sa fortune.
Monsieur se plaint d'abord, Monsieur se plaint aussi;
Ces dames à leur tour... il n'est personne ici
Qui ne lasse le Ciel par sa plainte importune.

TOUT LE MONDE, *l'entourant.*

N°. 25. Air: *Dans le cœur d'une cruelle. (de l'Amant statue.)*

Le hasard ici rassemble,
Plus d'un être malheureux!

Ils vous pressent tous ensemble ;
Daignez répondre à leurs vœux!

LE PÈRE LAURENT.

Aux maux des autres,
A mon âge, on ne peut rien.

M. GAILLARDIN et FANCHETTE, *en parties.*

Parlez leur ; ils verront bien
Que ce n'est rien
Auprès des vôtres.

LE PÈRE LAURENT, *debout, s'appuyant sur son bâton.*

Eh! qu'on se plaigne ou non; le tout est de savoir
S'il est un vrai sujet de juste désespoir.

ÉLISE.

S'il s'agit d'examen, oh! je n'ai rien à craindre;
Je suis trop sûre hélas! d'être la plus à plaindre . . .
J'étais riche autrefois. . . .

LE PÈRE LAURENT.

Autrefois d'un grand bien
Je jouissais tout seul ; aujourd'hui... je n'ai rien.

LÉONORE.

Votre santé du moins...

LE PÈRE LAURENT.

Vingt fois la maladie,
Sur mes membres souffrans exerça ses rigueurs;
Et ce n'est pas, vraiment, la faute des docteurs,
Si je me vois encore en vie.

M. GAILLARDIN.

Racontez vos malheurs à tous ces étrangers . . .
Par vos sages leçons guérissez leur folie. . .
D'un chagrin trop cuisant peignez leur les dangers;
Les rendre à la gaîeté, c'est les rendre à la vie.

LE PÈRE LAURENT, *s'asseoyant.*

N°. 26. Air: *Voilà les Portraits à la mode.*

Victime du sort pendant quarante ans,
Trahi par mes amis et mes parens,
J'ai vu par tout des cœurs faux et méchans . . .

ÉLISE et MONDOR.

Eh bien, voilà mon histoire.

LE PÈRE LAURENT.

Dans tous les lieux où j'ai porté mes pas,
J'ai rencontré des gens peu délicats;
Dans mes pareils j'ai servi des ingrats . . .

TOUS ENSEMBLE.

Voilà justement mon histoire.

LE PÈRE LAURENT.

*Second couplet.*

Fondant mon espoir sur un doux lien,
Je n'ai point vu de cœurs tels que le mien ;
L'amour m'a fait plus de mal que de bien ! . . .

LÉONORE et VALSAIN.

Eh bien ; voilà mon histoire.

LE PÈRE LAURENT.

Pour comble de maux, par tout mal jugé,
Trompé par tel que j'avais obligé ;
Rien de ce sort ne m'a dédommagé . . .

TOUS ENSEMBLE.

Voilà justement mon histoire.

VALSAIN, *avec douleur.*

L'amitié vous a donc aussi,
Monsieur, indignement trahi? . . .
Hé! quoi? pour vivre heureux, on vivrait sans ami? . . .

LE PÈRE LAURENT.

Oui, Monsieur, sans ami ; dans le siècle où nous sommes,
C'est par humanité, par devoir ( entre-nous )
Plus que par amitié qu'il faut chérir les hommes.

Le Citoyen zélé, de son bonheur jaloux,
Ne compte sur aucun, et les oblige tous....

LISETTE, *à part.*

Eh! bien; moi, je renonce au bonheur d'être sage,
S'il me faut sans ami vivre hermite à mon âge.

---

## SCÈNE VI.

LES ACTEURS PRÉCÉDENS, GENTIL, *dans l'Auberge.*

GENTIL.

N°. 27. Air : *En revenant de Saint-Denis.*

Un jour en passant par ici,
J'n'ai jamais tant ri,
J'm'en r'souviens tout com' d'aujourd'hui,
Et personne n'l'ignore ;
J'nai jamais tant ri,
Et j'rirai ben encore.

M. GAILLARDIN.

C'est Gentil, mon garçon ; le pauvre malheureux!...
Il se plaint, chante et rit... que son sort est fâcheux!

GENTIL, *rapportant le dîner du Père Laurent.*

*Second Couplet.*

*(en dansant une terrine à la main et un panier au bras.)*
J'm'en r'souviens tout com' d'aujourd'hui,

Je n'ai jamais tant ri ;

*( il s'arrête et pleure. )*

Maugré que j'ai ben du souci,

Du chagrin, qui m'dévore . . .

*( il rit et pirouette )*

J'n'ai jamais tant ri ;

Et j'rirai ben encore.

*( à tout le monde )*

Excusez ; quand on rit, l'temps n'semble pas si long ;
J'danse eun' ronde à moi seul . . . t'nez, Per', v'là vot' potage,
Et pis v'la vot' souper . . .

LE PÈRE LAURENT, *assis.*

Grand merci, mon garçon.
Eh bien ! voudriez-vous détailler davantage
Tous vos sujets d'affliction ?

N°. 28. Air : *Que mon cœur (Bis.) a de peine.*

| M. GAILLARDIN, *à part, sur la variation du même air*: | TOUS ENSEMBLE. |
|---|---|
| Quoi ! toujours des pleurs ? | Le sujet qui m'amène, |
| Quoi ! toujours des malheurs ! | Que mon cœur *Bis.* a de peine. |

LE PÈRE LAURENT, *leur faisant signe de se taire.*

Schtt ! schtt ! . . schtt . . . .
Parler tous à-la-fois, ce n'est pas s'expliquer . . .

ÉLISE.

Des procès ruineux, hélas ! m'ont appauvrie ! . . .
Pour avoir de mon bien la vingtième partie,
C'est tout mon bien, Monsieur, qu'il a fallu risquer.

LE PÈRE LAURENT.

N°. 29. Air : *On compterait les diamans.*

Un procès, Madame, est un jeu,
Même aux gagnans toujours funeste,
De sa fortune on cède un peu,
Pour savoir conserver le reste.
Moi, j'ai plaidé, même avec gain;
Je cédai tout en homme sage;
A tous mes procès je mis fin,
De peur d'en gagner davantage. *Bis.*

MONDOR, *avec humeur.*

Un enfant libertin, dont je ne puis rien faire,
Excite à chaque instant ma bile et ma colère . . .

LE PÈRE LAURENT.

De la colère ! ho ! ho! vous vous y prenez mal . . .

MONDOR, *se fâchant.*

Son indocilité, Monsieur, n'a rien d'égal. . .

LE PERE LAURENT.

Je fus père autrefois ; la douceur et les larmes,
Pour vaincre mes enfans furent mes seules armes.
Je vois bien qu'à sévir vous êtes un peu prompt;
Changez de plan, Monsieur, vos chagrins cesseront.

LÉONORE.

Changer de plan ! parbleu ! c'est bien facile à dire ;

De tous mes embarras il faudrait vous instruire....

VALSAIN, *présentant Léonore au Père Laurent, avec un ton ironique.*

Vous voyez une femme à plaindre en vérité!...
Le ciel lui prodigua fortune, esprit, beauté....
Mais son cœur bien malade et toujours tourmenté,
Sans nul sujet se désespère.

LISETTE.

Elle boit, mange, dort; enfin tout lui prospère;
Et du matin au soir se plaint de sa santé.

LÉONORE, *d'un ton piqué.*

Vous voyez devant vous un mortel misérable,
Tout courbé sous le poids du chagrin qui l'accable;
Dans la vigueur de l'âge, estimé, respecté,
Aux dons de la fortune, il joint la qualité;
Mais il est philosophe; et par philosophie
Il s'obstine à maudire un sort digne d'envie;
Et, lorsqu'autour de lui tout l'invite au bonheur;
Monsieur juge à propos de lui fermer son cœur.

LE PÈRE LAURENT, *leur joignant la main.*

Un couple qui se boude, est un couple qui s'aime....
Votre courroux vous cause une douleur extrême?

GENTIL, *avec une tristesse plaisante.*

Et moi donc, Pèr' Laurent, n'me consol'rez vous pas?

LE PERE LAURENT.

La gaîté, les chansons suivent toujours tes pas;
Et tu veux que je te console?

GENTIL.

GENTIL.

Je m'dépit' souvent, mais j'veux v'nir à vot'école . . .
C'qui m'chagrine l'pus fort, c'est que j'n'ai pas d'esprit. . . .
*( en montrant Fanchette )*
Mam'sell' dit que j'suis sot, et tout chacun me l'dit;.....
Mon pèr', qui m'tapait su' la joue,
Pas moins... pour badiner, com' queuq' fois, quand on joue,
Qu'on donne d'p'tits soufflets, signe d'son amitié,
I' m'disait : « va, dit-i', tu f'ras toujours pitié ;
» Tu n'vaudra jamais rien ; tu n's'ras jamais qu'une bête . . .
Est-c' que mon père était Prophète ?

M. GAILLARDIN, *à Valsain.*

Pour à présent, Monsieur, vous ne pouvez nier
Que vos malheurs soient ceux de l'univers entier . . . .
Vous voilà tous contens, ou du moins plus tranquilles ;
Allons, jeunesse, allons . . . . . *La jeunesse accourt.*
Ils étaient près d'ici;
Quand il s'agit de jeux, ils sont tous très-dociles.
Allons, égayons-nous, et bravons le souci. . . .
*( au Seigneur )*
Ce matin par leurs cris ils me rompaient la tête ;
Je les souffre, à présent ; ce n'est pas toujours fête. . . .

LE PÈRE LAURENT, *aux enfans qui sautent autour de lui.*

Bon jour, enfans, bon jour . . . . .
*( aux six personnages )* Adieu les malheureux !
*( il rit. )* Ha ! ha ! ha ! . . . .

GENTIL, *au Public.*

Q'c'est donc drôl'! tiens, comme i' rit, c'vieux père!

LE PÈRE LAURENT.

Mais sans doute je ris... et veux que, jeune ou vieux,
Chacun à la gaîté livre son caractère....
Remontons au logis... aide-moi, mon garçon....
Tiens, porte ce panier jusques à ma maison....

*( Gentil soutient le Père Laurent par un bras, ils remontent la montagne, entourés d'un groupe d'enfans.*

VAUDEVILLE.

N°. 20. Air: *Jupiter un jour en fureur.*

MONDOR.

Reprenons vîte le chemin,
De notre premier domicile,
Si l'univers n'a point d'asyle,
Contre les coups du destin.

ÉLISE.

Par-tout la fortune est cruelle,
Être mécontent de son sort;
C'es-là, j'en tombe d'accord, *Bis.*
L'Histoire Universelle. *Bis.*

TOUT LE MONDE.

C'est-là, etc.

*Second Couplet.*

LÉONORE.

Promener par-tout son ennui,

Courir la ville et la campagne ;
Quand le dégoût nous accompagne,
Le rejeter sur autrui ;

VALSAIN.

A son bonheur être rebelle,
Et n'être bien qu'où l'on n'est pas ;
Je vois que c'est ici bas. *Bis.*
L'Histoire Universelle. *Bis.*

*Troisième couplet.*

M. GAILLARDIN.

Se bouder avant d'être unis,
Et puis, après le mariage,
Se bouder encor' d'avantage,
C'est l'usage en tont pays.
Pour dénouement, couple fidèle.
Que l'hymen couronne vos feux ;
Et vous ferez à vous deux .... *Bis.*
L'Histoire Universelle. *Bis.*

*Quatrième Couplet.*

FANCHETTE.

Un succès amène un succès ;
Celui-ci nous en veudra d'autres ;
L'Auteur qui partege les nôtres,
Craignait tous pour ses essais.

LISETTE.

Tomber à plat, malgré son zèle,
Voir échouer tout son talent,

Ah! c'est presque maintenant. . . *Bis.*
L'Histoire Universelle. *Bis.*

*Cinquième Couplet.*

GENTIL.

Mettre la morale en chansons,
Egayer la philosophie,
Sous le manteau de la folie,
Hazarder quelques leçons,
Messieurs, c'est où tend notre zèle;
Et, si nous avons réussi,
Que les *bravo* soient ici, *Bis.*
L'Histoire Universelle. *Bis.*

*Les jeux d'enfans se continuent, et le Père Laurent mange sa soupe, assis au haut de la montagne, quand on baisse la toile.*

*Nota.* M. *Gavaudan* a débuté pour la troisième fois, dans le rôle de *Valsain*, le Mardi 5 Juillet, à la trente-deuxième représentation de cette Pièce. Il a été vivement applaudi; il a de la décence, une tournure agréable, et une prononciation soignée.

*P. S.* C'est à tort qu'on ose toujours afficher *Les trois Nicodèmes* au Théâtre Lyrique. Cette Pièce appartient à celui de Monsieur; mais les Lyriques ne sont pas scrupuleux.